

rence du philistin allemand libéral pour les querelles rouméliotes était censurée sévèrement ; le vieux programme allemand, qui consistait à appuyer a main-mise autrichienne sur la Serbie, était présenté comme ridicule dans son insuffisance. Il apparaissait brusquement que l'Allemagne poursuivait en Turquie un plan vaste, qui la mettrait probablement aux prises avec la Russie ; et il ne pouvait plus être question de « laisser l'Autriche se tirer d'affaire seule en Orient ».

Cette politique était le renversement de l'ancienne politique prussienne. Depuis Kunersdorf, pas un roi de Prusse n'avait osé affronter la puissance russe. C'était une tradition, renforcée encore par les guerres de 1807 à 1815, d'admettre que la Prusse devait vivre en étroite harmonie avec la Russie ; et la Prusse, en 1850, avait accepté l'humiliation d'Olmütz plutôt que de contrevenir aux volontés du tsar. Cette modeste attitude convenait à un État aussi petit que la monarchie prussienne. L'Allemagne impériale avait d'autres devoirs que lui imposait sa force nouvelle ; et le premier de ces devoirs était de s'émanciper de la Russie. Ambitieuse pensée, et si vaste, que les pangermanistes eux-mêmes restèrent des années à ne pouvoir la concevoir. L'Europe nouvelle, à entendre le théoricien officieux du *Neuer Kurs*, pour ne pas courir le danger de devenir cosaque, ne pouvait que se donner toute à la culture allemande.

A cette besogne, l'Europe entière était conviée. Car à défaut du péril russe, dont le sentiment n'était pas également vif dans les pays limitrophes